

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec

Études littéraires vol. 14, n° 1.

Études littéraires, vol. 14, n° 1, avril 1981 : Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec, textes de Hélène Dame, Irène Duranleau, Louis Francoeur, Robert Giroux, Pierre Hébert, Jean-Marcel Léard, Jacques Michon ; Québec, Les Presses de l'Université Laval, 195 p.

Patrick Imbert

Number 25, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39483ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1982). Review of [Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec : études littéraires vol. 14, n° 1. / Études littéraires, vol. 14, n° 1, avril 1981 : Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec, textes de Hélène Dame, Irène Duranleau, Louis Francoeur, Robert Giroux, Pierre Hébert, Jean-Marcel Léard, Jacques Michon ; Québec, Les Presses de l'Université Laval, 195 p.] *Lettres québécoises*, (25), 78–78.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec

Études littéraires vol. 14, n° 1.

Il est clair que, dans ce numéro d'*Études littéraires*, les auteurs sont des sémioticiens au fait du fonctionnement des codes et des systèmes en interaction dans un univers culturel donné et qu'ils prennent résolument le parti d'une remise en question de l'histoire traditionnelle, tout en évitant la coupure formaliste naïve où les codes, quels qu'ils soient, seraient analysés indépendamment de la diachronie et de l'histoire.

Comme le mentionne L. Francoeur dans son article intitulé *Théâtre, culture et sémiotique* : « Nous définirons... la série culturelle comme un polysystème composé de plusieurs unités de signification (actes de langage littéraires, musicaux, picturaux, etc.) qui ont pour caractéristiques communes¹ d'être en interaction continue², à l'intérieur d'une structure hiérarchisée avec croissance successive,³ dont le sommet est occupé par une oeuvre ou un ensemble d'oeuvres qui agit comme principe premier codant et⁴ dont la durée de la fonction codante permet de délimiter les coordonnées spatio-temporelles. » (p. 188). À partir de cette saisie globale d'un univers où les codes s'entrecroisent et se relient les uns aux autres, il n'est plus possible, comme on le voit aussi très nettement dans tous les ouvrages de T. Sebeok, de tomber dans le fragmentaire des particularités d'auteurs, au sujet desquels (comme le soulignent J.-M. Léard et J. Michon) il est impossible de prouver qu'elles « ont un lien quelconque avec la littérature et l'esthétique » (p. 8).

Il s'agit donc d'un rejet définitif de l'étude biographique, de l'histoire littéraire où l'on passe en revue individus et individus que l'on place vaguement dans un courant littéraire se confondant souvent, pour le plus grand bonheur des éditeurs de manuels, avec les limites des débuts ou des fins de siècles. J.-M. Léard et J. Michon rappellent que l'on ne peut plus éviter une théorie globale des discours : « contrairement à la rhétorique donc, la sémiotique ne peut esquiver la question de ses rapports à l'histoire. » (p. 9).

Ceci est d'ailleurs mis en évidence par les diverses analyses qui suivent ces remarques et qui concernent roman, théâtre ou poésie et où tous les critiques sans exception, soulignent justement

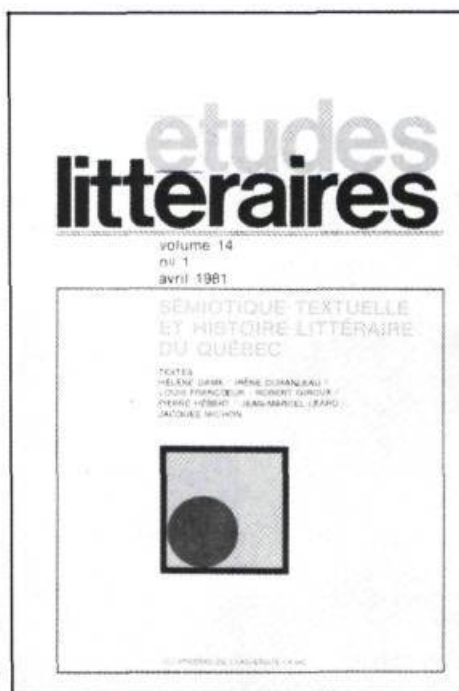
l'impossibilité de rendre compte adéquatement des textes québécois modernes (mais pas uniquement de ceux-ci) à l'aide de l'histoire littéraire. En effet, ce sont les catégories dégagées par les linguistes, les sémioticiens, les sémanticiens qui permettent véritablement de comprendre les différences, les ruptures qui se font jour entre les types de textes, ces 30 dernières années. J.-M. Léard le note bien lorsqu'il présente la modernité au Québec et qu'il différencie les textes selon leur degré de référence, des textes à référence forte, généralement antérieurs aux années 1960, aux textes semi-référentiels et parfois auto-référentiels (de 1965 à 1975) (Aquin, Ducharme) jusqu'à la quasi absence de référence chez N. Brossard ou Gauvreau. On doit noter que cette tentative de classification chronologique est ici, comme partout, à relativiser puisqu'on sait bien que Gauvreau dans *Beauté baroque*, écrit en 1952, mais publié beaucoup plus tard, était déjà rendu dans le

non référentiel et que quantité d'auteurs, notamment les représentants de la para-littérature, en sont toujours au référentiel le plus marqué.

C'est donc à travers l'étude sémantique, pragmatique, syntaxique ou sémiotique, c'est donc par le biais du discours, du récit, des actes de langage, etc. que l'on rend compte des textes de chez nous, anciens ou modernes. J. Michon, par exemple, réalise ce programme en utilisant les grandes catégories distinguant entre la mise en valeur de l'acte d'écriture/ou la mise en valeur de l'histoire. Il prouve que ces formes sont liées à une classe de lecteurs spécifiques (p. 74) qui, à un moment donné, tient l'avant-scène dans la société québécoise. P. Hébert découvre les différences dans le couple vision totale/indécidable lié, en fait, à un indécidable du roman moderne s'enracinant dans une multi-isotopie très marquée. Irène Duranleau, quant à elle, mesure ce clivage entre texte traditionnel et texte moderne dans le passage du narratif au discursif, c'est-à-dire, notamment au sujet de Nicole Brossard, dans la prééminence de l'acte de raconter par rapport à ce qu'on raconte (p. 107). Elle rejoint ainsi très directement J. Michon. Elle souligne, de plus, que le texte se présente alors comme une théorie s'affirmant dans sa pratique. (p. 110) Ceci est démontré magistralement par R. Giroux et Hélène Dame (découvrant trois temps dans la poésie : des textes composés selon la convention des textes qui rejettent en partie celle-ci, des textes affranchis) lorsqu'ils nous affirment, avec force exemples à l'appui, que « le texte de Gauvreau était la réflexion théorique de Kristeva ». (p. 147)

Voilà bien le coup le plus dur porté à l'histoire littéraire traditionnelle. Affirmer, ce qui se réalise d'ailleurs dans les faits (voir Ricardou, Sollers, etc. sans oublier Hugo ou Balzac) que tout écrivain et notamment que les écrivains contestataires (tout grand écrivain, d'ailleurs, est contestataire face à son époque : voir justement Balzac ou Hugo) sont théoriciens et créateurs en même temps et que théorie et pratique sont indissociables, c'est reléguer l'histoire littéraire au rang de pratique retardataire puisqu'elle est liée à l'individualité romantique. Recherches théoriques, création et analyse des textes sont intimement liées. Il n'est donc pas possible de parler de la littérature et notamment des textes modernes avec les outils fragmentaires et psychologisant de l'histoire littéraire qui fait que « souvent le discours critique est en retard d'un siècle et demi sur la production littéraire qui l'a fait naître. » (p. 7).

Patrick Imbert.



Études littéraires, vol. 14, n° 1, avril 1981 : *Sémiotique textuelle et histoire littéraire du Québec*, textes de Hélène Dame, Irène Duranleau, Louis Francoeur, Robert Giroux, Pierre Hébert, Jean-Marcel Léard, Jacques Michon ; Québec, Les Presses de l'Université Laval, 195 p.